

de répandre ses meilleures bénédictions et ses consolations.

Nous avons eu beaucoup à apprendre au cours des derniers quinze mois de guerre parce que nous n'étions pas préparés à cette guerre. Le plus fort gage de la victoire finale réside dans le fait que nous n'avons pas été brisés dans l'effort gigantesque que nous avons fourni. Ceux qui nous ont imposé cette guerre peuvent être assurés par les traditions de notre passé que cette leçon nous servira et qu'elle nous conduira à la victoire finale. La grandeur de l'idéal pour lequel nous combattons nous défend de nous arrêter avant que le but soit atteint.

Au Canada comme dans les pays alliés nous constatons une résolution déterminée à tenir ferme, à souffrir et à vaincre. Sir William White, le ministre des Finances que Sa Majesté vient de faire chevalier demandera aux Canadiens de nouveaux sacrifices pour la cause de la civilisation et de la liberté, pour la cause de l'humanité et de la patrie.

Nous devons persister avec obstination dans le désir et la volonté de vaincre. Autrement nos morts et nos blessés auraient souffert inutilement.

Nous permettre d'hésiter même un moment serait une ingratitude envers nos morts et une trahison envers la postérité.

En 1912 et en 1913 des députés et des journalistes riaient du péril allemand et se moquaient de ceux qui osaient en parler. Le 5 décembre 1912, le premier ministre du Canada, après avoir étudié la situation en Angleterre avec trois ministres et après avoir connu des secrets d'Etat qu'il ne pouvait pas dévoiler, s'écriait dans la Chambre des communes: "Il existe un besoin pressant."

Le premier ministre entendait les grondements du tonnerre lointain et voyait les éclairs briller à l'horizon. Sir R. L. Borden ajoutait: "Le fardeau est si onéreux que le jour est arrivé où la sécurité de l'empire sera en danger si les jeunes et puissantes colonies ne s'unissent pas à la mère patrie pour la paix et l'héritage de tous."

En face du péril allemand si bien démontré par le premier ministre du Canada, mon devoir était de donner mon appui au gouvernement qui prenait les moyens de sauver la patrie tout en maintenant intacte l'autonomie de notre pays.

En face des atrocités allemandes, en face des prêtres fusillés, des temples brûlés ou détruits, en face des orgies de sang et de crimes les plus odieux, qui, pourrait me reprocher d'avoir écouté la voix du premier ministre qui montrait le danger?

J'aurais trahi ma patrie en refusant de donner mon appui au gouvernement qui me demandait des sacrifices pour contribuer au

maintien de la paix parmi les peuples civilisés.

J'ai toujours déclaré que le Canada devait défendre son territoire et ses libertés. Depuis le début de la guerre, le sol de notre patrie est menacé. Devons-nous attendre l'ennemi? Devons-nous attendre l'Allemand sur notre sol? Voulez-vous voir le Prussien égorgé nos enfants, outrager nos mères et fusiller nos prêtres avant de prendre les armes? Ce serait de la trahison et je ne veux pas trahir ma patrie.

Il a fallu vivre jusqu'à notre époque pour voir un peuple entier, un peuple immense se dresser contre le Ciel, et s'écrier: Moi seul, moi seul! je suis au-dessus de tout!

A travers le territoire de la Belgique dont elle avait honteusement violé la neutralité, l'armée de Guillaume avait envahi le sol français et s'avançait à marches forcées sur Paris; son objectif.

Convaincue de son invincible supériorité, elle se ruait sur les alliés avec la confiance suprême que lui inspiraient les souvenirs de Sadowa et de Sedan. Mais la bataille de la Marne à arrêté, refoulé, maîtrisé, l'élan de l'armée allemande. Ce n'est pas l'Angleterre qui a voulu la guerre. Sa Majesté George V et ses ministres ont fait les plus nobles efforts pour maintenir la paix, mais ils ne pouvaient pas accepter les propositions infâmes de Guillaume II qui violait la neutralité de la Belgique au mépris des traités signés pas son aïeul. Notre mère patrie s'est jetée dans la guerre la plus terrible que le monde ait jamais vue pour venger la Belgique, pour maintenir les engagements solennels et pour défendre la liberté.

Dans le camp prussien nous rencontrons la volonté de dominer le monde et de le courber sous une tyrannie économique et politique dont il ne pourrait de longtemps secouer le joug. Pour obtenir un pareil résultat, le prussien est résolu à employer la force sans égard aux engagements authentiques, aux contrats solennels et à la morale internationale consacrée par les siècles. La victoire de ce camp sera la défaite de la civilisation et le triomphe de la brutalité cynique. Si l'Allemagne sortait victorieuse de ce conflit qui pourrait l'empêcher d'imposer sa domination tyrannique à notre patrie; le plus beau joyau de la couronne britannique.

Quel serait l'avenir du Canada si l'Allemagne dominait le monde et pouvait dicter ses conditions? Quel serait l'avenir du Canada si la France et notre mère patrie